

Notes de lectures de Georges Leroy

Mai 2009 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond que la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

Le rite et l'homme



Louis Bouyer

Cerf, 300 p., 24 €

Pasteur luthérien en 1936, Louis Bouyer est reçu dans l'Église catholique à l'Abbaye de Saint-Wandrille (Seine-Maritime) en 1944. Et il entra dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire. Il a été professeur à l'Institut catholique de Paris jusqu'en 1963 et ensuite a enseigné en Angleterre, en Espagne et aux USA. Deux fois nommé par le pape à la Commission théologique internationale, il a participé à la préparation du Concile Vatican II (liturgie et œcuménisme). Il compte parmi les plus grands théologiens français du XXe siècle. Les questions liturgiques reviennent sur le devant de la scène. Le Cerf réédite donc certains textes forts intéressants.

Mircea Eliade (1907-1986) a montré que l'homme, en quête du sens de la vie et du monde, se sert

du rituel comme d'un outil indispensable et permanent. Les innombrables gestes de consécration trahissent le besoin de vivre dans un univers sacralisé. Sa lecture ouvre le Père Bouyer à l'anthropologie religieuse: ses études sur le sacré, le mythe et le symbole lui font écrire *Le Rite et l'Homme* (1962): « Le Christ est vraiment celui qui réalise, et bien au-delà de toutes nos espérances, ce que l'humanité attendait confusément, sans pouvoir se le formuler à elle-même. » Il pense avec son ami Tolkien que « toute pensée humaine est nécessairement symbolique » et médite sur le cycle du Graal comme mythe chrétien (*Les Lieux magiques du Graal*, 1986). Contre la perte du sacré et l'oubli de Dieu, il défend et illustre le merveilleux chrétien: « Devant les sagesse toutes écroulées d'un monde mourant d'avoir fui son Créateur, pouvons-nous tarder encore à retisser dans la fidélité la tunique sans couture de l'unique Sauveur! Le grand Pan est mort: tous les oracles se sont tus. Ce qu'il y avait pourtant de nostalgie divine dans la sagesse de l'Acropole ne peut plus attendre davantage que nos voix réconciliées attestent enfin la Sagesse du seul Icare remonté aux deux: le crucifié du Golgotha. L'Alpha du matin éternel peut seul nous faire rejoindre par-dessus le chaos l'Oméga du jour sans plus de soir. »

Toute sa vie, Louis Bouyer aura été un immense penseur de l'infini mystère chrétien, mais, comme a dit de lui son collègue le cardinal Hans Urs von Balthasar: « Toute sa vie, il aura proclamé, sa vie elle-même aura proclamé, l'inséparabilité de la vérité et de la vie ».

L'adresse du politique



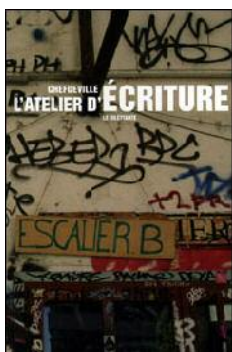
Michel Vanni

Cerf, 320 p., 24 €

En quoi une communauté politique répond-elle, et de quoi répond-elle? Tel est l'enjeu et les questions auxquelles répond le présent ouvrage. Or, les requêtes qui traversent le champ pratique sont toujours mal adressées: était-ce vraiment à nous de répondre, et de cette manière-là? Y avait-il même à répondre? Rien n'est jamais totalement assuré. C'est pourtant à travers cette maladresse essentielle que surgit un « nous » commun, fra-

gile et constamment réinventé. L'auteur invite son lecteur à parcourir ici les différentes déclinaisons de cette maladresse politique, à travers les figures de la communauté, de l'institution, de la démocratie, et enfin celle du militant. Il s'agit là d'une tentative d'élaboration originale, qui s'appuie sur la théorie de la responsivité proposée par le philosophe allemand Bernhard Waldenfels. Cet essai se nourrit par ailleurs, à chaque étape, d'une confrontation avec certains des plus grands penseurs français actuels (Nancy, Rancière, Derrida et Badiou). Il se présente dès lors comme un parcours à travers tout un pan de la philosophie française contemporaine, au terme duquel c'est moins à une théorisation experte que l'auteur convie son lecteur qu'à une prise en charge de la fragilité créatrice de l'agir politique.

L'atelier d'écriture



★★★★☆

Chefdeville

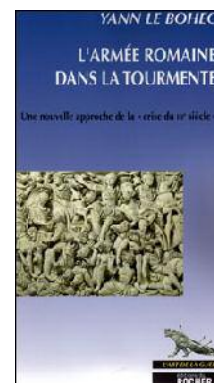
Le Dilettante, 256 p., 17 €

Un atelier d'écriture loin d'être une sinécure... Écrire ensemble ou mourir? C'est en ces termes tragicomiques que semble se poser l'avenir de Chefdeville, auteur d'un unique roman et aujourd'hui RMIste. Quitte à survivre, pourquoi ne pas accepter la proposition incongrue d'animer des ateliers d'écriture? Mais au pays de Montesquieu et de Molière, les clichés ont la dent

dure contre ces lieux d'écriture –et de thérapie– collective... Muni de sa 205 et d'une écriture coup-de-poing, Chefdeville tombe dans un mauvais remake d'*Entre les murs* pour se confronter à des publics quelque peu inattendus. Horde d'ados teigneux, classe de primo-arrivants un peu plus encourageante, floquée d'adultes qui ne savent pas forcément mieux se tenir que leurs cadets... L'auteur-narrateur ne s'épargne aucun rebondissement.

Autobiographique? Fictionnel? L'intérêt de ce petit bijou réside davantage dans le regard percutant que porte un élément extérieur sur la question de l'enseignement, et plus précisément sur celle de la pédagogie, à l'heure où elle envahit l'espace médiatique. Fort d'une plume dépouillée et crue –mais jamais vulgaire–, bien plus subtile qu'il n'y paraît, l'auteur affronte sans fard la réalité contemporaine de la communauté de l'oralité dans une chronique du quotidien cynique et hilarante. La gravité des situations est atténuée par une veine comique aiguisée: échanges relevant du dialogue de sourds, bourdes, mais surtout spontanéité et personnalité attachantes de l'auteur sont autant de remèdes infallibles à la morosité. Cinglant et passionnant, ce livre est un portrait au vitriol de la double vie des écrivains, d'une condition instable et déchirée et de ses conséquences sur l'agir artistique et les conditions pratiques d'exercice de la littérature. Un démontage en règle des délires de la thérapie culturelle subventionnée. Tant qu'à tirer la sonnette d'alarme sur la France de demain, autant la tirer avec sourire, c'est tout de suite plus parlant.

L'armée romaine dans la tourmente



★★★★☆

Yann Le Bohec

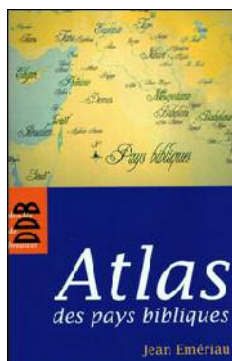
Le Rocher, 250 p., 21 €

Au IIe siècle de notre ère, l'empire romain connaissait une situation privilégiée, car l'ordre à l'intérieur de l'empire, et la paix à l'extérieur, donnaient à chaque homme, sous la politique des Antonins, une prospérité qui garantissait la paix sociale et l'essor économique pour tous. Le blé, la vigne, l'olivier, fécondaient la terre et personne ne connaissait la faim. Les Romains ont longtemps pensé que leur armée était invincible. Mais un orage vint déchirer ce ciel serein. Il y eut d'abord une alerte sous Marc-Aurèle (161-180). L'armée romaine si souvent victorieuse connaît ensuite de sérieux revers, dans des guerres longues et dévastatrices, menées contre des ennemis venus de l'Est. Cette « crise du IIIe siècle » est une crise fondamentalement militaire, avec des implications multiples: politiques, économiques, sociales et même culturelles et religieuses.

Pendant des décennies, les historiens ont cru qu'ils pouvaient faire l'économie de l'histoire militaire pour écrire l'histoire du IIIe siècle. À quoi bon étudier les guerres? Et l'armée romaine? Ils n'ont jamais pensé, non plus, aux ennemis. Bien pire, ils ne se sont même pas demandé comment la guerre était financée, et encore moins si elle pouvait l'être.

Professeur d'histoire romaine à la Sorbonne, l'auteur étudie ici les causes de la crise du III^e siècle qui secoua l'Empire romain. Il évoque notamment les guerres menées contre les Alamans, Goths, Iraniens, etc. Non sans jubilation, et avec une ironie discrète, il pointe du doigt les préjugés qui ont fait naître des erreurs parfois énormes. C'est ainsi qu'on a reproché aux fantassins romains de se laisser distancer par les cavaliers barbares, alors que ces derniers étaient eux aussi des fantassins. C'est le mérite et l'originalité de ce livre d'avoir cherché les vraies causes de ces désastres et étudié les ennemis, si différents des Romains, qui les provoquèrent. L'auteur présente ici un travail remarquable par son érudition et novateur sur les batailles perdues d'un empire jusqu'alors toujours victorieux.

Atlas des pays bibliques



★★★★☆

Jacques Emeriau

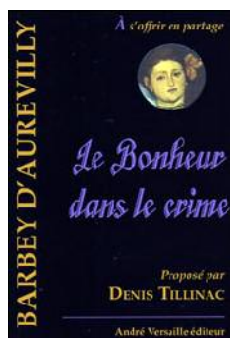
IADB, 220 p., 25 €

Comment comprendre la Bible sans connaître la géographie précise des lieux qui l'ont portée? Comment découvrir les civilisations qui en constituent le cadre et leur imbrication dans l'histoire? C'est à cette demande que cet Atlas veut répondre.

Une première partie présente les éléments essentiels de la Bible, quelques grandes traductions, manuscrits ou apports de l'archéologie. Élément central, la deuxième partie comporte soixante-douze cartes divi-

sées en cinq sections: cartes générales, grands empires ou royaumes, autres pays, Terre sainte, voyages pauliniens. Chaque carte est accompagnée d'une courte présentation, de textes bibliques et de la littérature profane contemporaine de la Bible. Une troisième partie présente quarante plans des principales villes des pays bibliques, avec des commentaires. Des annexes proposent des tableaux comparatifs, un glossaire, des index et une chronologie.

Le bonheur dans le crime



★★★★☆

Jules Barbey d'Aurévilly

André Versailles éditeur, 100 p., 5 €

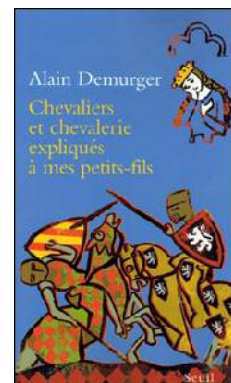
On peut se complaire dans cette littérature. Peut-être parce que Barbey est un des « réacs » aussi impitoyables pour l'incurable sottise des conservateurs que pour la suffisance des sectateurs du « progrès ». Il a une tendresse désemparée pour une catholicité à la française en voie avancée de dépérissement. Il aime une France d'imagerie, proustienne en quelque sorte, recluse hors du siècle dans ses châteaux de rase campagne. La province lui inspire un mélange d'appétence et d'exaspération. Bref, il use de la nostalgie comme d'une « vieille maîtresse », titre de son roman le plus magique. C'est un sceptique démodé.

Une jeune femme du nom de Hauteclaira Stassin est devenue professeur d'escrime à la suite de son père. Elle donne des cours aux jeunes nobles de la ville de V... Elle tombe amoureuse de Serlon de Savigny et

visiblement c'est réciproque. Le problème c'est que Serlon doit se marier avec Delphine de Cantor. Le mariage se fait! Un jour Hauteclaira disparaît de la ville sans explication; tout le monde s'inquiète.

Le médecin est appelé au chevet de Madame de Savigny. Qu'elle n'est pas sa surprise en découvrant qu'Eulalie, la femme de chambre de la dame, et Hauteclaira ne font qu'une seule et même personne! Il ne dit rien pour autant. Puis Madame de Savigny meurt empoisonnée par Eulalie. Vingt-cinq ans plus tard, Savigny et Hauteclaira vivent heureux, dans leur bulle et dans un bonheur parfait malgré leur crime. Le narrateur conclut: « le bonheur n'a pas d'histoire. Il n'a pas plus de description. On ne peint pas plus le bonheur, cette infusion d'une vie supérieure dans la vie, qu'on ne saurait peindre la circulation du sang dans les veines ».

La chevalerie expliquée à mes petits-enfants



★★★★☆

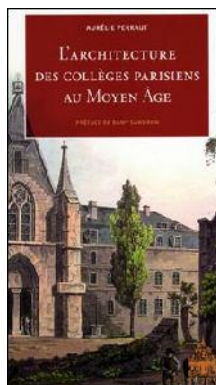
Alain Demurger

Le Seuil, 130 p., 8 €

Tournois, croisades, table ronde et amour courtois... le monde des chevaliers fascine et intrigue enfants et adultes. Mais en ce domaine, quelle est la part entre l'imaginaire et l'histoire? De Roland à Lancelot, en passant par Bayard et le roi Arthur, Alain Demurger ressuscite les grandes figures de la chevalerie, explique les codes et les coutumes, les idéaux et les exploits. C'est la vie quotidienne

et rêvée des chevaliers, des seigneurs et de leurs dames, des guerriers et de leurs légendes qui est ainsi contée. Ceux qui ont autrefois joué aux chevaliers et ceux qui y jouent encore trouveront là un guide du Moyen Âge épique et étonnant.

L'architecture des collèges parisiens au Moyen Âge



★★★★☆

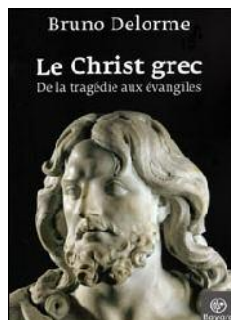
Aurélie Perraut

PU Paris Sorbonne, 465 p., 28 €

L'architecture des collèges parisiens fut le reflet des phénomènes religieux, culturels et sociaux liés à l'existence de l'Université dans la capitale du royaume capétien en pleine affirmation de son autorité. Le XIV^e siècle marqua un tournant décisif dans la diffusion du modèle collégial à Paris, grâce à l'implication du roi et de son entourage politique. Les édifices des collèges traduisaient un grand pragmatisme, induit par le développement urbain particulier de la rive gauche, mais aussi la réception de modèles royaux et religieux. La Sainte Chapelle et les expériences mendiannes furent sans conteste les principales sources d'inspiration pour les collèges parisiens. Il résulte de ce croisement d'influences un corpus de bâtiments hétérogène, du vaste couvent à la simple maison polyvalente. L'essentiel des collèges médiévaux étant détruit, une approche pluridisciplinaire –archéologie, dépouillements d'archives– s'est imposée pour appré-

hender toute la complexité de leur architecture.

Le Christ grec de la tragédie aux Évangiles



★★★★☆

Bruno Delorme

Bayard, 192 p., 20 €

L'auteur défend avec conviction et pertinence la thèse que les textes fondateurs du christianisme (Évangiles et Actes des Apôtres) n'empruntent pas autant qu'on le dit à la tradition juive et araméenne, mais beaucoup à l'hellénisme: sa langue d'abord, ses méthodes d'expression ensuite. Pour l'auteur, « aucune production littéraire judaïque n'a pu leur servir de source ni de modèle » et, même s'il peut y avoir un substrat araméen réduit à des traditions orales, cela n'explique pas l'élaboration d'« un ensemble d'écrits complets parfaitement rédigés en grec ». Il faut donc recourir à d'autres hypothèses, plus riches de sens. L'auteur relève que l'Antiquité n'a cessé d'imiter ce qui s'était fait auparavant, quitte à en modifier insensiblement certains aspects mais sans jamais s'en vanter; car l'innovation n'est jamais valorisée, et tout l'art consiste dans la mimésis, l'imitation. Il en va de même pour les Évangiles, qui selon l'auteur s'élaborent sur un arrière-plan de tragédie grecque, de dialogues platoniciens, de traités aristotéliens et de romans hellénistiques. Rompus aux techniques de la rhétorique grecque, maniant avec bonheur le sens du tragique et du théâtre, brochant un portrait de Jésus en héros mélancolique au sens antique (recours à la métaphore et à la

parabole), les évangélistes transforment le prédicateur galiléen en un Christ à la fois « si parfait et si humain ». Conformément aux règles élémentaires de la rhétorique grecque, l'important dans les Évangiles n'est pas la réalité historique des faits, mais leur vraisemblance et leur agencement de manière à susciter la foi. L'auteur ne remet pas en cause l'historicité de Jésus. La figure du Christ domine ici celle de Jésus de Nazareth. Cette démonstration, rondement menée, dans une langue d'une clarté exemplaire, a le grand mérite de ne pas isoler les auteurs des premiers textes chrétiens du monde où ils vivent, et dont ils sont nécessairement solidaires des cadres intellectuels, philosophiques, artistiques et politiques. Alors qu'il est de bon ton dans la théologie contemporaine d'insister sur les origines juives et le milieu araméen de Jésus –ce qui est une évidence–, on a trop tendance à négliger la dimension proprement grecque de l'élaboration de la figure du Christ, la seule qui explique son rayonnement universel.

La communication responsable



★★★★☆

Mmes Audouin, Courtois et Rambaud-Paquin

Eyrolles, 240 p., 24 €

Une méthode, des conseils et des repères pour aider les professionnels de la communication en entreprise à enclencher une démarche intelligente de développement durable: tel est le but de ce livre. Le secteur de la

communication dispose enfin d'un outil complet et accessible pour mieux comprendre et intégrer le développement durable. Cet ouvrage couvre de façon exhaustive l'ensemble de la thématique: les impacts sociaux et environnementaux des actions de communication, les nouvelles attentes des annonceurs, le piège du «greenwashing», l'influence des ONG environnementales, les processus à mettre en œuvre au Cœur des métiers... Il s'appuie sur des cas concrets et révèle les meilleures pratiques des agences. Il est à la fois pédagogique et incitatif. Agir devient non seulement possible, mais aussi très motivant. Le développement durable, loin d'être une contrainte, apparaît ici comme un moteur d'innovation et de créativité. Les auteurs de cet ouvrage comptent parmi les pionniers du développement durable dans la communication et sont réunis au sein du Collectif AdWiser, groupe qui porte l'approche de la responsabilité sociétale dans le secteur de la communication. Un livre pour mieux comprendre et décrypter le monde actuel.

La duchesse de Berry



★★★★☆

Jean-Joël Brégeon

Tallandier, 300 p., 25 €

Les entreprises les plus folles sont souvent celles qui sont le plus près de réussir. Au début du règne de Louis-Philippe, tous les rapports confirment les inquiétudes que suscitaient dans la police les menées des Carlistes, comprenons des partisans de Charles X: Berryer est épié, le fau-

bourg Saint-Germain surveillé et les journaux légitimistes saisis. Faut-il voir dans ces excès de zèle la volonté de certains fonctionnaires de police de se désolidariser du régime qu'ils avaient précédemment servi? Nullement. La menace était réelle. Certes le complot des Prouvaires, aujourd'hui bien oublié, fut facilement déjoué. Pourtant 1 500 conjurés devaient cerner les Tuileries et s'emparer de la famille royale. Les chefs furent appréhendés avant tout commencement d'exécution. En revanche, la tentative de la duchesse de Berry de soulever la Vendée inquiéta vivement Paris. Les rumeurs les plus folles coururent alors. Un rapport de la Préfecture de police annonçait, le 30 mai 1832: «Les événements de Vendée suscitent de l'émotion. Des négociations seraient en cours entre les Carlistes et les républicains.» Qui était la duchesse de Berry? Quelles étaient ses motivations? Pourquoi a-t-elle échoué? Et quelles sont les raisons de la fascination qu'elle continue d'exercer? À ces questions l'auteur apporte des réponses neuves et documentées. Voici la folle expédition de la duchesse de Berry contée par l'un des meilleurs spécialistes de la Vendée et de la Contre-révolution.

Marie Caroline de Bourbon est née à Palerme en 1798 où la famille royale s'était réfugiée. Elle était la fille de François Ier, roi des Deux-Siciles (1777-1830), et de Marie-Clémentine d'Autriche (1777-1801), fille de l'empereur Léopold II. Après avoir passé son enfance et sa jeunesse à Palerme et à Naples, elle est venue en France pour épouser Charles d'Artois, duc de Berry, fils puîné du comte d'Artois, futur Charles X et frère du roi Louis XVIII. Bien que son époux ait eu vingt ans de plus qu'elle et qu'il s'agît d'un mariage arrangé, ils semblent avoir formé un couple assez uni. Le palais de l'Élysée a été aménagé pour eux. Le duc et la duchesse de Berry ont eu quatre enfants, dont deux seulement ont survécu: Louise d'Artois (1819-1864), puis Henri d'Artois (1820-

1883), duc de Bordeaux, surnommé «l'enfant du miracle» car il est né posthume après l'assassinat du duc de Berry. Son mari, le duc de Berry fut assassiné d'un coup de couteau alors qu'il raccompagne sa femme dans sa voiture.

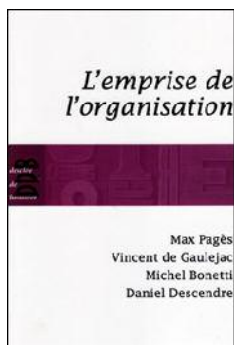
Après l'assassinat de son mari, la duchesse de Berry s'est installée aux Tuileries. Elle avait un tempérament assez opposé à celui de sa belle-sœur la duchesse d'Angoulême. Elle était peu attachée à l'étiquette, aimait recevoir et était très sensible à la mode. Elle avait surtout vingt ans de moins que sa belle-sœur et n'avait pas vécu les souffrances de la fille de Louis XVI. Elle aimait s'éloigner assez souvent de la capitale, et elle a eu un rôle dans la vogue des bains de mer (Boulogne-sur-Mer et Dieppe), pratiquant volontiers ce loisir à la belle saison.

À la suite des Trois Glorieuses, elle suivit Charles X et la cour en exil, mais elle cherchait à se faire proclamer régente pour son fils, sous le nom de Henri V. Elle retourna donc clandestinement en France en 1832, où elle débarqua dans la nuit du 28 au 29 avril. Elle tenta de relancer les guerres de Vendée et de rallier la population à sa cause. L'opération échoua. La duchesse chercha refuge dans une maison de Nantes mais trahie par Simon Deutz, elle fut arrêtée le 8 novembre 1832 par la gendarmerie, dirigée par Adolphe Thiers, nouveau ministre de l'Intérieur.

Détenue dans la citadelle de Blaye et soumise à la surveillance la plus rigoureuse, elle accoucha d'une fille devant des témoins désignés par le maréchal Bugeaud à la demande du roi Louis-Philippe qui voulut profiter de l'occasion pour flétrir son honneur aux yeux des légitimistes et discréditer ainsi définitivement la cause du jeune duc de Bordeaux. La princesse dut alors rendre public un mariage qu'elle avait contracté en 1831 avec Hector Lucchesi-Palli, duc della Grazia (1808-1864). Avec ce nouveau mari, elle eut encore 4 filles. Après

quelques années en prison, la duchesse de Berry fut libérée et expulsée vers Palerme. Elle se vit tenue à l'écart de la famille royale, qui lui refusa la direction de l'éducation de son fils. Elle s'installa ensuite en Autriche où elle vécut les dernières années de sa vie. Elle mourut au château de Brunnsee en 1870. Cette excellente biographie est replacée dans l'arrière-plan du royalisme de la première moitié du XIX^es.

L'emprise de l'organisation



★★★★☆

**Max Pagès et
Vincent de Gaulejac**

DDB, 300 p., 23 €

Cet ouvrage, publié la première fois en 1979, décrit un système de pouvoir, conçu dans les entreprises multinationales, qui s'est imposé dans bien d'autres sphères de la vie économique et sociale. En dédiant leur travail « à tous ceux qui refusent de sacrifier leur vie au bonheur glacé des multinationales », les auteurs ont cherché tout à la fois à réaliser une recherche fondamentale sur les phénomènes de pouvoir et à dégager une théorie de « moyen niveau » de l'organisation hyper-moderne (OHM) à travers l'exemple type d'une multinationale. Leur approche se veut résolument pluridisciplinaire.

L'emprise des organisations hyper-modernes ne cesse de s'accroître. Les auteurs rendent compte d'une recherche au sein de l'une des plus prestigieuses multinationales, TLTX. L'analyse vise à comprendre les rapports entre l'économique, le poli-

tique, l'idéologique et le psychologique. TLXT développe, au service de ses objectifs économiques, des méthodes politiques de gouvernement à distance, elle diffuse une idéologie, une religion d'entreprise, inscrite dans ses politiques de personnel.

Plus profondément encore, elle s'assure l'adhésion de ses membres en influençant les structures inconscientes de leur personnalité. Domination et adhésion sont deux termes complémentaires. Il existe des correspondances entre l'organisation sociale et les structures inconscientes, qui forment un système sociomental. Il n'est possible de changer l'organisation qu'en comprenant la nature des liens inconscients par lesquels l'individu lui est attaché, en même temps que les politiques qui les renforcent.

La discordance des temps



★★★★☆

Matthias Vincenot

Le temps des cerises, 100 p., 10 €

Étrange exercice que la lecture de poèmes. Lire de la poésie oblige à adopter un rythme nouveau, différent. Ralentir le flot des mots, passer presque au mot à mot et même à lire à haute voix pour mieux apprécier les vers, le sens, le découpage des phrases.

On connaissait la concordance des temps, martelée durant de longues heures de cours. La discordance des temps, nous plonge dans une multitude de couleurs et d'émotions. Si les vers du poète sont bel et bien en mots, les plaisirs procurés par

leur lecture, eux, parcourent l'échine et l'esprit, l'être tout entier, résonne sans raison, jusqu'à faire de chacun de nous un instrument unique, à la mélodie singulière. Dans ce recueil de poèmes, il y a La sirène en dansant a laissé par mégarde / tomber un morceau de chocolat anglais, qui fait glisser dans la rêverie. Il y a des odes aux amours passées, présentes ou rêvées. Le poète nous dit combien on est fait de quelques blessures et de regrets / fêlures plus ou moins cachées et que nous ne sommes à l'abri de rien. Il s'interroge sur Ce que le bonheur a fait de nous. Les textes sont emplis de rêveries, parfois de douce mélancolie, tous gorgés d'amour, de temps qui passe et parfois légèrement saupoudrés d'humour (Cf Chauve qui peut!). A la lecture de ces petits bijoux, on prend encore plus conscience que la poésie fait partie du monde, même celui de tous les jours. Ce recueil emmène le lecteur au bord des abîmes du désir, de l'amour, de la rencontre des êtres, du temps... Une lecture-voyage, au fil du désir.

Flagrant délit d'espérance



★★★★☆

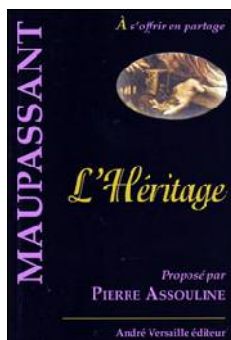
Samuel Pruvot

Salvator, 184 p., 17 €

La crise ruine le moral des Français, dit-on. Pas de tous, cependant ! La preuve, des « cathos » sont pris en flagrant délit d'espérance dans la rue. Ils témoignent de l'amour de Dieu et de son Royaume sur les places publiques. La sphère privée est trop petite pour contenir leur foi et leurs raisons de vivre. Monté sur une caisse, un prédicateur improvise devant la

foule en compagnie de quelques camarades. Debout, l'auteur interpelle les passants: «Je crois en Dieu!» Tout peut alors arriver et même, pourquoi pas, des miracles. Cette expérience tonifiante, l'auteur qui arpente depuis quinze ans les rues de Paris avec la communauté apostolique Aïn Karem, fondée par le Père Gitton (quand il était à St Germain l'Auxerrois), vous invite à la partager. Sous forme de lettres adressées à ses filleuls, l'auteur propose de partager son expérience sur l'évangélisation des rues, en illustrant son propos d'anecdotes et de témoignages, pour mieux comprendre ceux qui la pratiquent et leur itinéraire. Voici son témoignage, un témoignage de foi et d'espérance. La nouvelle évangélisation est en marche.

L'héritage



★★★★☆

Guy de Maupassant

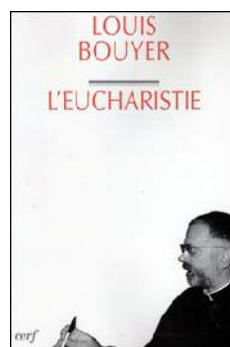
André Versailles éditeur, 130 p., 5 €

Cette histoire, qui dépeint avec humour et mordant, un amour de pacotille, est une réjouissante satire de l'hypocrisie bourgeoise, qui dénonce les mesquineries et autres petites choses dont sont capables les "honnêtes gens", en l'occurrence ici de petits fonctionnaires du ministère – profession que Maupassant a observée de l'intérieur, lors de son passage dans ce corps.

L'histoire: Un fonctionnaire modeste et veuf, Cachelin, donne en mariage à son jeune et ambitieux collègue, Lesable, sa fille, Coralie, seule héritière d'une vieille tante fortunée, jadis "galante". Très vite, après leur

union, vient la désillusion du mariage: "Elle n'avait plus pour lui le charme sensuel des premiers temps, et bien qu'il eût toujours un désir éveillé, car elle était fraîche et jolie, il éprouvait par moments cette désillusion si proche de l'écœurement que donne bientôt la vie en commun de deux êtres." À la mort de la tante, on découvre avec stupéfaction que la galante repentie avait mis comme condition à l'héritage que l'union ne fût pas stérile, et même que sa nièce eût un enfant dans les trois ans, faute de quoi l'argent irait aux pauvres. Les jeunes mariés se mettent donc à l'ouvrage. Et les époux, pour procréer, redoublent d'efforts désespérés, ce qui les font passer de la tendresse à la haine. En effet, le malheureux Lesable s'avère incapable de donner un enfant à sa femme. Il devient rapidement la risée de celle-ci, de son beau-père, et même de ses collègues du Ministère. Mais juste avant l'expiration du délai, Coralie tombe enceinte de Maze, un collègue de bureau de son mari, rude et bien bâti, sorte d'étalon de secours, qui sera gentiment évincé, une fois l'héritage acquis. La petite fille qui naîtra sera appelée Désirée...

L'eucharistie



★★★★☆

Louis Bouyer

Le Cerf, 450 p., 29 €

L'œuvre de Louis Bouyer (1913-2004) ne se caractérise pas seulement par l'intuition fondamentale que la théologie, la spiritualité et la liturgie sont inséparables dans la vie chrétienne, parce que chacune est (ou de-

vrait-être) enracinée dans l'Écriture Sainte. Cette vision chrétienne de l'existence engendre un véritable humanisme, a son modèle dans la vie monastique et s'avère en harmonie avec les efforts de Benoît XVI.

Pour Louis Bouyer l'Eucharistie est la réponse parfaite du Christ à la Parole du Père. Cette conviction était susceptible d'être partagée par toutes les confessions chrétiennes, et constituait une base de départ pour un renouveau du dialogue œcuménique. Le travail inlassable du théologien-enseignant, enraciné au Cœur de la prière eucharistique de l'Église, a fait de Louis Bouyer un témoin incontournable de ce que signifie une «redintegratio unitatis» en Esprit et vérité.

Paru en 1966, cet ouvrage reste un jalon important dans la recherche sur l'eucharistie et ses sources juives. Outre l'étude sérieuse de la prière synagogale, le patient travail auquel il s'applique, les nombreuses références qu'il fournit et les textes qu'il rassemble et traduit font de cet ouvrage une base toujours solide pour toute réflexion théologique sur l'eucharistie. Son champ de recherche couvre aussi bien les liturgies occidentales qu'orientales dont il présente, au fil de pages roboratives et suggestives, des vues originales en même temps que des traductions harmonieuses qui permettent de savourer ces trésors de doctrine et de piété.

«Il s'agit d'essayer de suivre pas à pas la floraison progressive de l'eucharistie chrétienne: la célébration de Dieu révélé et communiqué, du mystère du Christ, dans une prière de type spécial». Pour Bouyer, la liturgie est une source essentielle de l'intelligence théologique. En l'occurrence, il faut mettre de côté les «théologies sur l'eucharistie» pour dégager «une théologie eucharistique digne de ce nom: la théologie de l'eucharistie, une théologie qui procède d'elle».

La foi des démons ou l'athéisme dépassé



★★★★☆

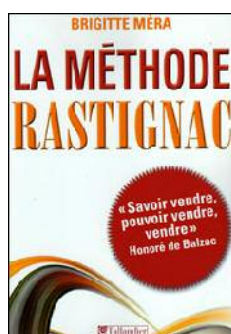
Fabrice Hadjadj

Salvator, 300 p., 20 €

L'enfer est pavé de bonnes intentions. L'athéisme en tant qu'il nie l'existence de Dieu ou la divinité de Jésus n'est pas le pire refus de Dieu possible. D'aucuns ont trouvé Dieu et pourtant ne le servent pas ou même le servent d'autant moins. Ils se perdent dans la mesure même où ils l'ont trouvé. Ceux-là ne sont pas athées, ils reconnaissent tous les articles de la foi catholique et, néanmoins, refusent Dieu de la manière la plus radicale, en connaissance de cause. Ceux-là surpassent l'athéisme et nous découvrent un lieu plus ténébreux, d'autant plus ténébreux qu'il se sert de la lumière pour épaissir ses ténèbres. Tel est le lieu du démoniaque. Il concerne premièrement les démons, sans doute, mais un chrétien ne saurait l'ignorer, car il désigne aussi une possibilité tragiquement sienne, celle d'une perdition qui s'ouvre au Cœur même de la chrétienté. Le démoniaque n'est pas tant de vouloir le mal, que de vouloir faire le bien sans obéir à un autre, de vouloir faire le bien par ses seules forces, dans un don qui prétend ne rien recevoir, dans une espèce de générosité qui coïncide avec le plus fin orgueil. L'incongruité de Fabrice Hadjadj tient à son goût pour l'incarnation. Au lieu d'épiloguer sèchement sur des idées et des concepts, il préfère montrer de nouveaux apôtres, hommes et femmes,

aux prises avec les démons du siècle. Par leur intercession, les savantes digressions de l'auteur sur la réversibilité des souffrances, la violence du pardon, le mystère du dogme, la nature agonique de la foi, les références à saint Paul et à Origène, à Grégoire le Grand et à saint Jean Chrysostome, se lisent avec une délectation à laquelle son style, à la fois somptueux et gouailleur, brassant les envolées de Bossuet et les invectives de Céline, les fureurs de Bloy et les douceurs de Fénelon, n'est pas étranger.

La méthode Rastignac



★★★★☆

Brigitte Méra

Tallandier, 304 p., 21 €

Vous voulez arriver dans la vie? Vous voulez le pouvoir et les honneurs? Vous rêvez d'une augmentation mais ne savez comment la demander? Vous aspirez à une promotion mais paniquez à l'idée d'en parler à votre chef? Bref, l'ambition vous dévore, mais vous voulez éviter de passer pour un arriviste? Un conseil: lisez Balzac!

Plus question de l'ignorer: La Comédie humaine n'est pas seulement l'un des bijoux de la littérature mondiale. C'est aussi, comme l'explique très bien l'auteur, un véritable « manuel de développement personnel ». Auteur d'une thèse sur les Études philosophiques de Balzac et enseignante en management, cette universitaire en est convaincue: il n'y a pas meilleur « coach » que l'auteur du Père Goriot. Et pas plus beau modèle que Rastignac. En effet comment un provincial désargenté devient-il en

quelques années l'un des hommes les plus influents de la capitale? Comment passe-t-on de la sordide pension Vauquer au luxueux salon du baron de Nucingen puis aux ors du ministère de la justice? L'auteur a suivi pas à pas l'irrésistible ascension de Rastignac. Et en a tiré quelques enseignements pour l'homme contemporain.

Leçon n° 1: le savoir ne sert à rien s'il ne s'accompagne pas de savoir-faire. Le jeune Eugène en prend vite conscience. Venu à Paris pour apprendre le droit, il ne tarde pas à abandonner ses livres pour se lancer dans un projet beaucoup plus intéressant: séduire Delphine de Nucingen et, partant, s'introduire dans l'une des familles les plus riches de Paris. Traduction: faites de belles études mais ne négligez pas l'essentiel, constituez-vous un « réseau ».

Leçon n° 2: savoir s'adapter. Rastignac est aussi à l'aise avec Vautrin, l'ancien forçat, qu'avec l'élégante Mme de Bauséant. Autrement dit: ne perdez pas de vue ce que vous voulez obtenir, mais n'oubliez pas d'être flexible et pragmatique pour parvenir à vos fins.

Leçon n° 3: ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Cela, Rastignac l'apprendra à ses dépens. La mort de son protecteur, le puissant de Marsay, suffit en effet à fragiliser sa carrière. L'auteur en tire la conclusion suivante: « Gare au choix de l'allégeance à un seul dirigeant comme moteur d'évolution! (...) Si le mentor perd de son influence, tout s'écroule. »

Fort de ces préceptes et de dizaines d'autres, résumés dans des fiches synthétiques à la fin de chaque chapitre, vous voilà prêt, comme le héros balzacien, à prendre d'assaut « le champ de bataille de la civilisation parisienne ». Ne perdez plus une minute: tel Rastignac face à Paris depuis le Père-Lachaise, embrassez du regard votre *open space* et proclamez: « A nous deux, maintenant! »